

XYZ. La revue de la nouvelle

La maison creuse

Jacques Audet



Numéro 31, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3750ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Audet, J. (1992). La maison creuse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (31), 13–18.

LA MAISON CREUSE

JACQUES AUDET

Troisième prix du Concours de nouvelles d'XYZ 1992

Vous pouvez juger de sa misère puisque instruite, cultivée et d'excellente famille comme elle l'était, elle a accepté de m'épouser. Mais elle l'a fait en pleurant, en sanglotant, en se tordant les mains, elle l'a fait pourtant ! Car elle n'avait pas où aller. Comprenez-vous, comprenez-vous bien, monsieur, ce que cela signifie, n'avoir plus où aller ?

Dostoïevski, *Crime et Châtiment*

Chaque soir des femmes et des hommes traversent cette place. En sortant des trains, ils se dispersent rapidement et précisément, prennent un autre train, s'engagent dans une rue ou disparaissent engloutis par une façade. Leurs yeux impatients flottent, appliqués à quelque point mobile, à quelque dessein lointain. Je sais bien que dans l'ancre chaud de leurs yeux se blottit une lumière. Hommes et femmes se croisent, coulent sur toute la place, et je la cherche, cette lumière, sans toujours arriver à la trouver, la lumière de l'amour qui les occupe si fortement et leur donne cet empressement étrange, qui trace devant eux la ligne invisible et magnétique qu'ils suivent sans broncher, qui les dirige inévitablement vers leurs occupations, les ramène vers leurs amis, vers leur foyer.

Je n'ai jamais compris comment j'ai pu tant de nuits retourner à la maison, poussé par une servitude sourde, titubant à cause de l'alcool, à peine conscient, et me retrouver tout à coup presque malgré moi devant la seule des portes qui, entre toutes les portes, parmi toute la masse résistante de la ville, accepte comme par magie d'ouvrir pour moi ses trésors creux.

Je n'ai jamais compris comment j'ai pu si souvent rentrer à la maison sans me perdre et m'abandonner, sans suivre les chats alertes qui fuient devant en tournant vers nous de temps à autre la lueur aiguë de leurs yeux, sans me laisser séduire par les fenêtres ouvrant sur la rue leurs lumières et leurs chants, sans aller rire et boire encore dans les derniers cafés ouverts, sans m'arrêter aux hommes et aux femmes qui traînent, hésitent, cherchent dans les rues, sur le tard de la nuit. Tant de nuits je suis rentré sans même aimer un homme, alors qu'il y en a tant, dans les tavernes, dans les rues, attendant à une porte, fumant dans un escalier, le torse nu penché hors d'une fenêtre, soupirant dans la chaleur, alors qu'il y a tant d'hommes qui sont prêts à aimer et attendent comme pour la dernière fois.

Ce soir j'ai encore trop bu et je tourne dans les rues en cherchant ma maison. Elle est déjà là, quelque part, qui m'attend, je l'imagine chaude et creuse, couvrant mon souffle enivré. Cette maison se tient grande, prête en moi, me nourrissant à son tour, déployant une à une ses rallonges, ses ajouts, ses pièces dépareillées qui s'emboîtent les unes sur les autres en un grand souffle de désordre.

Au milieu d'elle, dans une pièce ouverte sur un couloir et sur deux salons, se tient un harmonium; son clavier découvert laisse voir ses touches jaunies, empoussiérées, creusées en leur milieu comme de vieilles marches de bois; ses poumons métalliques attendent d'être nourris et emportés par un souffle artificiel, vertigineux. Sur l'harmonium sont placés des portraits de famille, en noir et blanc, ternis par le temps, portraits où s'entassent sans plaisir, semble-t-il, de belles femmes noires et droites, des hommes sévères, à l'air dégoûté.

Et reposant parmi les portraits, un de ces coquillages qui gardent en eux le bruit de sassement, le refrain étourdissant que font les vagues de la mer en venant mourir sur la grève après avoir parcouru tout l'océan. Je n'ai jamais voulu croire cette légende. Je sais bien que si ce coquillage hirsute, encroûté, couleur de pêche, tient cruellement ouverte sa spire affamée, ce n'est que pour capturer l'air qui s'y étourdit et s'y noie en gémissant faiblement.

Tout à l'heure, un homme m'a secoué pour me réveiller et me dire que je devais descendre, car le train était arrivé à la fin de son

trajet. Il m'a souri et a disparu comme tous les autres, appelé ailleurs. La place se vide rapidement et je tourne un peu encore sans savoir si je vais tomber ni où. Au centre de la place une vieille, assise et forte, vend ses herbes et ses fleurs impassiblement. Cette place m'est étrangère; je suis pourtant certain d'y être déjà venu. Bousculé par les vagues de passagers fugitifs que les trains déversent régulièrement, je déambule tout autour en questionnant les façades, les panneaux annonçant les noms des rues.

Les panneaux m'offrent leurs caractères nets et tranchés, étranges, vides. Je cherche à dégourdir mon ivresse, à reconstituer des lettres à partir des traits, les noms formés par ces lettres. J'essaie de retrouver dans l'obscurité de ma mémoire toute la vie animant ces noms ensevelis. Mais ma mémoire reste embourbée, brouillée, les noms me refusent leur regard, leur secours; ils m'ignorent comme des personnes que j'aurais rencontrées il y a longtemps et avec qui j'aimerais renouer, mais qui de toute évidence m'évitent, me jugeant indigne de leur amitié. Soudain, une vieille église me fait signe, frileuse sous son clocher, noire et close, à peine fendue de rares fenêtres étroites. Je la reconnais sans me consoler, car tout ce qui l'entoure me reste étranger. L'église semble extraite de son milieu et replacée là pour mieux accuser, par contraste, toute la fausseté du décor, toute la folie malveillante de la ville. Je ne sais si je connais ce quartier ou non, il se transforme, me résiste, étranger, me déboussole.

Cette maison que je cherche, je l'habite depuis longtemps, elle se cache confusément dans les dédales des quartiers, elle se mêle à mes plus lointains souvenirs d'enfance. Sa haute façade m'effraie toujours un peu, dressée bien nettement contre le trottoir, avec son escalier de fer, frêle et sonore, jeté depuis l'étage jusqu'au sol. Les premières marches gravies, la main sur une rampe, je m'arrête, et pour échapper un instant à la chaleur et à la masse noire vers laquelle je monte, je lève les yeux, suivant la longue pente lisse du mur glissant vers les eaux épaisses du ciel.

À la maison, on me laisse dormir dans un des salons adjacents à la salle de l'harmonium, sur un canapé jonché de coussins

frangés, faits d'un tissu glacé imitant la soie, recouverts de noms de villes et de visages d'Indiens comme les touristes les imaginent, souvenirs de voyages éblouissants et brefs qui sans eux terniraient et seraient vite oubliés. Près du canapé, deux gros fauteuils, assez bas. Sur un des murs, encadrée, la photographie d'une vieille ferme prise à partir d'un avion, comme en vendent les commis voyageurs dans les campagnes. Une fougère drue, parsemée de tiges sèches et rousses, posée sur un pied de bois, et sur une étagère, un grand bocal en verre bosselé rempli de grosses billes colorées. Je m'endors dans leur propre sommeil, dans cette tranquillité; dans le grésillement du silence, dans le silement du coquillage qui me parvient faiblement; dans le train assourdi de l'entière maison s'agitant secrètement peu à peu.

Parfois, on me transporte d'une pièce à l'autre durant mon sommeil, jusqu'à un divan, ou à un tapis, on me laisse endormi dans un couloir comme un objet trop lourd que des voleurs pris sur le fait abandonnent avant de fuir. Des gens passent silencieusement autour de moi, en ne laissant derrière eux qu'un bruit d'ailes frôlant les murs, et contournent d'autres corps gisants, délaissés par la veille ou par un homme volage, par une femme libre partis en oubliant d'aimer une dernière fois. À mon réveil, j'erre sans retrouver l'endroit où je me suis endormi. Dans le dédale des pièces, des gens parlent à voix basse, m'ignorent ou me saluent, m'offrent à boire ou ferment la porte de leur chambre sans aucun sourire.

Lorsque j'ai trop bu, je n'arrive plus à retrouver le chemin de la maison. Hier soir encore, je me suis endormi avant d'y arriver. J'ai passé plusieurs des dernières nuits dans les barques à foin, sur le fleuve. L'odeur de la paille, chaude, familière, insistante et lourde sur les tempes m'accompagne toute la journée. Avant que la lumière drue du matin réveille la ville, je quitte les barques, mes habits semés de brindilles de paille aussi précises et folles que des étincelles mortes dans leur élan, je termine mes nuits, affalé et lourd, à l'ombre des sapins longeant le fleuve.

Il m'arrive d'avoir à longtemps tourner en rond, comme dans une épaisse fièvre d'été, au milieu des couloirs sombres et serrés

des rues. Je découvre des quartiers inconnus, où les gens pauvres boivent toute la nuit, sous les néons crus, se balançant au gré du ronron de l'orchestre, où les gens n'ont plus rien à perdre que leur témérité, que l'amitié qui court et vibre autour des pichets de bière. Avec eux, je bois encore.

Certains boivent pour oublier, pour ne plus sentir. Moi, je bois pour au contraire mieux sentir, pour tout sentir au point même de ne plus pouvoir rien écarter devant moi de trop répugnant ou de douloureusement trop beau. Je bois parce que ce n'est qu'alors que je sens sous moi toute la terre s'alerter et se durcir, s'opposer à mes pas lourds, à mon corps tombé, ce n'est qu'alors que je sens la terre me repousser vers l'impossible du ciel vide d'une seule volonté violente et précise.

À chaque instant, tout est à recommencer, tout se tient, fragile et riche, prêt à se briser, à disparaître ou à croître, tout, le repos, l'ivresse, le réconfort de ce qui nous attend au loin et reste chaud en nous. Et même en retrouvant la maison, il m'arrive de tout perdre, de ne pas pouvoir m'endormir dans le silence vivant des murs, d'avoir à continuer à errer. Je me relève alors de ma couche et je cherche ailleurs le vide du sommeil, je regarde par la fenêtre le grand jardin que forment, dans le charnier, les visages des cadavres enterrés debout, tête sortie de terre, la bouche épanouie, ouverte sur l'ossature de leurs dents, tournant vers moi leurs yeux silencieux et refusant de pourrir. Dans le silence, j'appelle et je prie la chaleur de la mort de s'abattre sur eux et de figer en sel ma peur sur mes joues. Mais rien ne me répond, cette maison n'a pas d'âme, sauf celle du vent qui la fait ronfler en soufflant par les fenêtres et les portes grandes ouvertes.

Autrefois, une femme venait parfois passer la nuit tout près de moi, dans la salle de l'harmonium. Elle parlait une langue difficile à déchiffrer, que je ne suis toujours pas certain de bien comprendre. Je l'avais rencontrée dans la rue, elle m'avait suivi jusqu'à la maison et était revenue tous les soirs, pendant plusieurs mois, sans rien demander, sans jamais s'expliquer. Elle me parlait peu, sans se soucier de n'être pas comprise, se contentait de jouer de

l'harmonium. Elle chantait aussi, d'une voix en porte-à-faux, grumeleuse, en faisant tourner le petit siège rond sur lui-même, à gauche, à droite. Parfois, la femme oubliait d'actionner l'instrument, promenant ses doigts au hasard sur le clavier impassible; ou elle s'arrêtait, laissait aller le pédalier, l'harmonium perdait son souffle peu à peu et s'éteignait, devenait aussi muet que la femme, que sa bouche ouverte et mouillée.

En chantant, cette femme parcourait le fil de sa vie entière, allant et venant, elle déroulait des chants d'amours désordonnés, qui tournaient dans l'air autour d'elle comme de longs chiffons nébuleux, blanchis par la fièvre. Cette femme chantait et ravalait sa vie entière à rebours vers sa mort. J'avais pris l'habitude de m'endormir au son de sa musique et depuis ce temps, cette femme m'habite et me suis jusque dans mes rêves.

Ce soir, j'ai encore trop bu. Las, je m'étends sur un banc, la ville tourne tout autour en un grand cirque lent et grinçant, je vais encore m'endormir, sombrer avant de regagner la maison morte et mouillée, mais je sais bien que je la retrouverai, qu'elle ressurgira abruptement, au plus creux d'un rêve, au détour d'une peur.

XYZ

Bulletin d'abonnement



1 an (4 numéros)

étudiant: 18 \$ TPS incl.)
individu: 20 \$
institution: 22 \$
étranger: 25 \$

2 ans (8 numéros)

étudiant: 32 \$
individu: 36 \$
institution: 42 \$
étranger: 48 \$

Je désire m'abonner pour _____ an(s)

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

☎ _____

Ci-joint:

chèque

mandat postal

MasterCard _____

exp. _____

Faites votre chèque ou mandat postal à l'ordre de:

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Qc, H2X 3M4